

définir d'amener cette grande unité dans la foi qui rassemblera tous les hommes en un même troupeau sous un même pasteur. On pourra dire alors avec vérité que les montagnes sont abaissées et les vallées comblées. Ainsi, entre la France et l'Italie, la nature avait élevé un de ses plus audacieux remparts. Pour passer d'un pays dans l'autre, il faut gravir des sommets couverts de neige, faire des ascensions lentes et périlleuses. Le dévouement catholique a même établi au milieu de cet hiver perpétuel, sur ces hauteurs semées de précipices et fécondes en avalanches meurtrières, une de ses œuvres les plus admirables, les plus utiles, le couvent de St. Bernard. Aujourd'hui la science a entrepris de frayer un chemin à la locomotive à travers ce gigantesque obstacle. Nous avons parlé plus d'une fois des travaux de percement du mont Cenis qui, une fois arrivés à leur terme, auront réalisé un véritable prodige. Depuis le 1er février de cette année, ces travaux se poursuivent très-rapidement. M. de Rothschild a envoyé, dit-on, dix millions de francs au directeur pour les activer, et l'on a trouvé du côté de Modane une pierre moins dure qui permet de percer 250 mètres par mois, plus de 750 pieds français. Si des obstacles imprévus ne viennent pas à se produire, on peut calculer que les travaux qu'il reste encore à faire et qui montent à 800 mètres, seront achevés dans moins de trois ans. Le percement du mont Cenis et celui de l'isthme de Suez, bien que cette dernière entreprise doive être suivie d'effets plus étendus et d'un changement plus important dans les relations des peuples, seront deux œuvres capitales de notre temps.

« Un autre projet grandiose, c'est celui dont il est question en ce moment à Londres, et qui consisterait à établir une voie ferrée non interrompue de Calais à Calcutta. Imaginez-vous ce long ruban de fer qui traverserait la France jusqu'à Strasbourg, Bâle, la Bavière, l'Autriche, la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie, et descendrait la vallée de l'Euphrate jusqu'au golfe Persique, d'où il rejoindrait à travers la Perse le réseau des chemins de fer indiens ? Le trajet des voyageurs et des marchandises pourrait ainsi s'effectuer, sans transbordement, en quinze jours.

« Une partie du trajet, se ferait sur des lignes déjà construites. Il y aurait à raccorder, par une ligne nouvelle les deux tronçons extrêmes qui fonctionnent en ce moment, l'un dans l'Inde et l'autre en Europe. Cette ligne nouvelle passant par Constantinople et allant aboutir au delà du territoire persan, recevrait le nom de *Chemin de fer Européo-Asiatique*. Il faudrait toutefois pour l'exécution de ce projet, jeter un pont sur le Bosphore, reliant la côte d'Europe à la côte d'Asie. Ce pont se rattacherait par ses extrémités à deux promontoires élevés qui, à un certain endroit, s'avancent l'un vers l'autre et forment un étroit goulot au milieu duquel les eaux de la mer Noire se précipitent en bouillonnant. « La traversée de ce gouffre en chemin de fer, à deux ou trois cents pieds au-dessus des courbes de vaisseaux qui sillonnent jour et nuit le détroit, serait, dit un journal, extrêmement émouvante et pittoresque. » Pittoresque, je n'en disconviens pas ; émouvante, je le crois bien ! trop émouvante même probablement pour bien des voyageurs ou du moins des voyageuses. Quoi qu'il en soit, les ingénieurs, ces zouaves de l'industrie moderne, sont capables de réaliser ce rêve et de jeter dans les airs ce pont du Bosphore qui formera une galerie si commode pour contempler de haut une des plus belles scènes du globe.

« Une chose, par exemple, qu'il n'est plus possible de nier, parce qu'elle est faite, c'est la communication télégraphique entre l'Inde et l'Europe par Constantinople. Cette merveille s'est réalisée pour la première fois, il y a peu de jours. Une dépêche datée de Kurrachi, le 28 février à 5 heures 18 minutes du soir, a été reçue à Londres le lendemain matin 1er mars à 8 heures 15 minutes. Kurrachi est un port de l'Inde anglaise sur la mer d'Oman. Au point de vue pratique, l'Inde se trouve donc dès à présent à quinze heures de Londres par voie télégraphique. Quelle surprise, quelle stupeur, quelle émotion universelle, un pareil événement eût causé ! il y a moins de cinquante ans ! Maintenant on est habitué à tout, on s'attend à toutes les choses réputées impossibles, et rien n'étonne plus.

Il y aurait dans ces grandes entreprises et ces vastes projets presque de quoi justifier les partisans de la paix à tout prix ; si la paix à tout prix n'était point, le plus souvent, le meilleur moyen d'amener la guerre, et de la rendre à la fois plus longue, plus sanglante et plus onéreuse. Ainsi, pour notre part, nous ne faisons aucun doute des sacrifices que s'imposeraient en fin de compte, le peuple anglais, pour ne pas subir l'humiliation de perdre ses colonies ; mais tous ces sacrifices et ceux relativement plus pénibles et plus désastreux qu'auraient à s'imposer les colons eux-mêmes, pourraient être évités par une attitude ferme et une confiance mutuelle. La France a pu se relever du démembrement de son empire colonial au dix-huitième siècle : parcequ'elle est avant tout, une puissance européenne et continentale. Non-seulement tout le prestige, mais encore toute la puissance réelle de la Grande-Bretagne est, au contraire, dans sa devise : *"Ships, Colonies and Commerce."* Le milieu de cette devise enlevé, il serait difficile de dire ce qui resterait.

Tandis qu'aujourd'hui l'on se demande, en Angleterre à quoi servent les colonies, on paraît en France regretter plus que jamais celles qu'on a perdues et l'on s'occupe activement à développer celles que l'on possède et à en acquérir de nouvelles. L'extrême Orient, la Cochinchine et les îles du Pacifique, sont témoins de ces lombes efforts sans compter les projets que l'on forme sur la Sonori et sur l'île de Madagascar. L'Empereur semble chercher à donner cette noble et légitime issue à l'activité et aux aspirations qui tourmentent la nation et qui n'ont été depuis un siècle contenues

que par des guerres ou des révolutions, toutes plus stériles en résultats les uns que les autres.

Napoléon III vient de créer en France et en Europe une très grande sensation par la publication du premier volume de sa *Vie de César* que nous avons annoncée dans notre dernier bulletin bibliographique. Ce n'est pas seulement le fait, rare à notre époque, d'un souverain se faisant auteur, mais c'est surtout le parallélisme bien accusé entre le *Césarisme* et l'idée napoléonienne qui a fixé l'attention de l'Europe. La critique a pris sa revanche des entraves auxquelles la polémique politique est astreinte et en France comme d'un bout à l'autre du monde chacun a dit son mot sur le nouveau et magnifique volume. Parmi les réclamations les plus excentriques qu'il a soulevées se trouve celle d'un Juif, M. Crémieux, ancien membre du gouvernement provisoire. Profitant de ce que le culte israélite est reconnu et même subventionné en France, M. Crémieux ne veut point permettre au chef d'un empire catholique de dire comme l'a fait l'auteur de *César* que « les Juifs ont crucifié leur Messie », et par une étrange distraction, il attribue aux catholiques seuls la croyance en Jésus-Christ. Le *Punch* de Londres a été plus heureux en résumant dans un *bull* irlandais le livre impérial « Boney and Caesar very much alike, especially Boney ! »

Nous empruntons à ce sujet à un journal de Paris, un article très curieux sur les Bonaparte écrivains et poètes.

Les débats sur l'adresse dans le Sénat ont porté surtout sur l'encyclique et sur les rapports du clergé et de l'Etat. M. Rouland a fait une charge à fonds sur les idées cléricales ; l'Archevêque de Paris lui a répondu par un discours plein d'habileté et de tact, et Mgr. de Bonnehose par une apologie vigoureuse et énergique.

L'Empereur vient de perdre dans le duc de Morny président du Corps Législatif, un confident et un ami de sa vie entière. Des funérailles royales ont été faites à ce personnage dont la naissance, les aventures et les succès forment une biographie des plus romanesques.

Une sensation bien plus grande a été créée en Angleterre par la mort du Cardinal Wiseman. Le convoi funèbre de ce prince de l'Eglise a mis tout une après-midi à traverser Londres et a réuni une foule plus grande encore que celle qui assistait à l'enterrement du duc de Wellington. Les ambassadeurs de France, d'Autriche et de Grèce, et plusieurs autres membres du corps diplomatique, le comte de Chabannes, représentant de la Reine Amélie, veuve de Louis Philippe, le duc de Sutherland, Lord Campden et une foule d'autres membres de la noblesse anglaise tant protestante que catholique, et un grand nombre d'hommes illustres, dans les sciences et les lettres occupaient des tribunes réservées. Le service funèbre fut célébré par Mgr. Morris évêque de Troy en présence de l'Archevêque de Dublin et de onze autres évêques. L'oraison funèbre fut prononcée par le célèbre Dr. Manning. Plus de trente mille personnes furent admises tour à tour dans l'Eglise où l'on passait en procession avec le plus grand ordre, les personnes invitées ayant seules le droit d'y demeurer vu l'exiguïté relative du local. Cinquante carrosses de deuil, les équipages de l'aristocratie anglaise au nombre de plus de trois cents, et une foule immense formèrent une procession qui se déployait sur une étendue de plus d'un lieue. Les mesures prises par l'autorité furent admirables, plus de huit cents hommes de police bordèrent la route, de la cathédrale au cimetière de Marylebone. Plus d'un million de personnes dit le *Tablet* ont dû contempler ce grand et triste spectacle. A l'Eglise et au cimetière la plus grande pompe religieuse en fait de décorations funèbres et d'ornements sacerdotaux, de lumières, de chants et de musique sacrée fut déployée en l'honneur d'un des plus grands hommes que l'Angleterre ait compté dans son sein.

Nicholas Wiseman naquit à S. Vile, en Espagne, le 2 août 1802, et mourut à Londres, le 15 février 1865, à l'âge de soixante et deux ans et demi. Son père était James Wiseman, marchand de Waterford ; sa mère, Ann Strange, morte en 1851, eut la consolation de voir son fils parvenir à la seconde dignité de l'Eglise. La famille Wiseman prétend à une haute antiquité en Angleterre et compte un baronnet, dont le titre remonte au règne de Charles Ier ; la famille maternelle du Cardinal est aussi une des plus anciennes du comté de Kilkenny, en Irlande.

A l'âge de cinq ans, le jeune Wiseman fut envoyé en Angleterre pour son éducation ; il entra d'abord comme pensionnaire à une école de Waterford, puis au collège catholique d'Ushaw, près de Durham. En 1818, il vint à Rome avec cinq autres jeunes anglais ; ils entrèrent ensemble au collège anglais, récemment restauré. Dans ses *Souvenirs des quatre derniers Papes*, il raconte lui-même leur entrevue avec Pie VII, revenu d'exil depuis trois ans seulement. En voyant ces jeunes gens agenouillés devant lui, l'illustre pontife leur dit : « J'espère que vous serez l'honneur de Rome et de l'Angleterre. » Le 7 juillet 1824, après une thèse soutenue avec éclat, Nicholas Wiseman fut reçu Docteur en Théologie, et l'année suivante, il fut ordonné prêtre. A l'âge de dix-huit ans, il avait publié son premier ouvrage, *Horæ Syriacæ*, composé d'après des manuscrits d'Orient qu'il avait étudiés à la bibliothèque du Vatican. Il fut nommé professeur à l'Université Romaine, puis recteur du collège anglais. En 1827, il fut invité, par Léon XII, à prêcher tous les dimanches depuis l'Avent jusqu'à Pâques, c'est-à-dire à l'époque où il y a à Rome le plus d'étrangers. En 1829, il eut, le premier, le bonheur d'annoncer à Pie VIII l'émancipation des catholiques dans les trois royaumes. Ce ne fut qu'en 1835, peu de temps après avoir publié sa fameuse lecture sur les *Rapports entre la Science et la Religion Révélée*, qu'il revint en Angleterre commencer cette lutte ardente et incessante, dont sa mort a été le terme et ses funérailles, on peut dire, le couronnement. Ses prédications et ses lectures, à Londres et dans tout